

## CHAPITRE X.

Achat d'un mouton. — Boucher mongol. — Grand festin à la tartare. — Vétérinaires tartares. — Singulière guérison d'une vache. — Profondeur des puits des Ortoüs. — Manière d'abreuver les animaux. — Campement aux Cent Puits. — Rencontre du roi des *Alechan*. — Ambassades annuelles des souverains tartares à Péking. — Grande cérémonie au temple des ancêtres. — L'empereur distribue de la fausse monnaie aux rois mongols. — Inspection de notre carte géographique. — Citerne du diable. — Purification de l'eau. — Chien boiteux. — Aspect curieux des montagnes. — Passage du fleuve Jaune.

Les environs du *Dabsoun-Noor* abondent en troupeaux de chèvres et de moutons. Ces animaux broutent volontiers les bruyères et les arbustes épineux, seule végétation de ces steppes stériles, ils font surtout leurs délices des efflorescences nitreuses, qui se rencontrent de toute part, et dont ils peuvent se rassasier à volonté. Il paraît que le pays, tout misérable qu'il est, ne laisse pas d'être très-favorable à leur prospérité; aussi les Tartares en font-ils une grande consommation, et comme la base de leur alimentation. Achetés sur les lieux mêmes, ils sont d'un prix extrêmement modique. Ayant calculé qu'une livre de viande nous coûterait moins cher qu'une livre de farine, par principe d'économie, nous résolûmes de faire l'emplette d'un mouton. La circonstance n'était pas difficile à trouver; mais comme

cela devait nous contraindre d'arrêter notre marche, au moins pendant une journée, nous voulions camper dans un endroit qui ne fût pas tout à fait stérile, et où nos animaux eussent un peu de pâturage à brouter.

Deux jours après avoir traversé le *Dabsoun-Noor*, nous entrâmes dans une longue vallée très-resserrée, où stationnaient quelques familles mongoles. La terre était recouverte d'un épais gramin, qui, par sa forme et sa nature aromatique, avait beaucoup de ressemblance avec le thym. Nos animaux, tout en cheminant, arrachaient furtivement, à droite et à gauche, quelques bouchées, et nous paraissaient très-friands de ce nouveau pâturage. Nous eûmes donc la pensée de nous arrêter là. Non loin d'une tente était un Lama assis sur un tertre, et occupé à faire des cordes avec des poils de chameau. Frère, lui dîmes-nous en passant à côté de lui, ce troupeau qui est sur cette colline, est sans doute le tien... Veux-tu nous vendre un mouton? — Volontiers, nous répondit-il, je vous donnerai un excellent mouton; quant au prix, nous serons toujours d'accord... Nous autres hommes de prière, nous ne sommes pas comme des marchands. — Il nous assigna un emplacement peu éloigné de sa tente, et nous fîmes accroupir nos animaux. Bientôt tous les gens de la famille du Lama, entendant les gémissements des chameaux, coururent en toute hâte vers nous, pour nous aider à camper. Il ne nous fut pas permis de mettre la main à l'œuvre; car chacun se faisait une fête de se rendre utile, de desseller les animaux, de dresser la tente et de mettre en ordre dans l'intérieur tout notre petit bagage.

Le jeune Lama qui nous accueillait avec tant d'em-

pressement, après avoir dessellé le cheval et le mulet, s'aperçut que ces deux animaux étaient un peu blessés sur le dos. — Frères, nous dit-il, voilà une mauvaise chose; vous faites un long voyage, il faut promptement remédier à cela; vous ne pourriez autrement terminer votre route. — En disant ces mots, il saisit promptement le couteau qui pendait à sa ceinture, et l'aiguisa avec rapidité sur le retroussis de ses bottes de cuir, il démontra ensuite nos selles, examina les aspérités du bois, et se mit à rogner de côté et d'autre, jusqu'à ce qu'il eût fait disparaître les moindres inégalités. Après cela, il rajusta avec une merveilleuse adresse toutes les pièces des selles, et nous les rendit en disant: Maintenant c'est bien; vous pourrez voyager en paix... Cette opération se fit rapidement, et de la meilleure façon du monde. Le Lama voulait aller aussitôt chercher le mouton; mais, comme il était déjà tard, nous l'arrêtâmes en lui disant que nous camperions pendant une journée dans sa vallée.

Le lendemain, nous n'étions pas encore levés, que le Lama, entr'ouvrant la porte de notre tente, se mit à rire avec tant de bruit, qu'il nous éveilla. — Ah! dit-il, on voit bien que vous ne voulez pas vous mettre en route aujourd'hui. Le soleil est déjà monté bien haut, et vous dormez encore. — Nous nous levâmes promptement, et aussitôt que nous fûmes habillés, le Lama nous parla du mouton. — Venez au troupeau, nous dit-il, vous choisirez à votre fantaisie. — Non, vas-y seul, et amène le mouton que tu voudras; actuellement nous avons une occupation. Nous autres Lamas du ciel d'occident, nous avons pour règle de vaquer à la prière aussitôt

après être levés. — O la belle chose! s'écria le Lama. O les saintes règles de l'occident! Mais son admiration ne fut pas capable de lui faire perdre de vue son affaire. Il sauta sur son cheval, et courut vers un troupeau de moutons qu'on voyait onduler sur le penchant d'une colline.

Nous n'avions pas encore terminé notre prière, que nous entendîmes le cavalier revenir au grand galop; il avait attaché le mouton sur l'arrière de sa selle, en guise de portemanteau. A peine arrivé à la porte de notre tente, il descendit de cheval; et dans un clin d'œil, il eut mis sur ses quatre pattes ce pauvre mouton, encore tout étonné de la cavalcade qu'il venait de faire. — Voilà le mouton, nous dit le Lama; est-il beau? vous convient-il? — A merveille. Combien veux-tu d'argent? — Une once, est-ce trop? — Vu la grosseur de l'animal, le prix nous parut modéré. Puisque tu demandes une once, voici précisément un petit lingot qui a le poids requis. Assieds-toi un instant, nous allons prendre notre petite balance, et tu pourras vérifier si réellement ce morceau d'argent pèse une once... A ces mots, le Lama fit un pas en arrière, et s'écria en étendant ses deux mains vers nous: En haut, il y a un ciel; en bas, il y a une terre, et Bouddha est le maître de toutes choses! Il veut que tous les hommes se conduisent ensemble comme des frères; vous autres, vous êtes de l'occident, moi, je suis de l'orient. Est-ce une raison pour que notre commerce ne soit pas un commerce de franchise et de loyauté? Vous n'avez pas marchandé mon mouton, je prends votre argent sans le peser. — Excellente manière d'agir, lui dîmes-nous; puisque tu ne veux pas peser l'argent,

assieds-toi pourtant un moment, nous boirons une tasse de thé, et nous délibérerons ensemble sur une petite affaire. — Je comprends ce que vous voulez dire; ni vous ni moi ne devons procurer la transmigration de cet être vivant. Il faut trouver un homme noir qui sache tuer les moutons; n'est-ce pas que c'est cela?... Et, sans attendre notre réponse, il ajouta promptement : Il y a encore autre chose; à vous voir, il est facile de conjecturer que vous êtes peu habiles à dépecer les moutons et à préparer les entrailles. — Tu as parfaitement deviné, ui répondîmes-nous en souriant. — Tenez le mouton bien attaché à côté de votre tente; pour tout le reste, reposez-vous sur moi, je vais revenir à l'instant. Il monta sur son cheval, le mit au grand galop, et disparut dans un enfoncement de la vallée.

Comme il l'avait annoncé, le Lama ne tarda pas longtemps à reparaitre. Il courut droit à sa tente, attachâ le cheval à un poteau, le dessella, lui ôta la bride et le licou, et lui donna un rude coup de fouet pour le renvoyer au pâturage. Il entra un instant chez lui, et en ressortit bientôt après avec tous les membres de sa famille, c'est-à-dire sa vieille mère et deux jeunes frères. Ils se dirigèrent à pas lents vers notre demeure, dans un équipement vraiment risible. On eût dit qu'ils opéraient un déménagement de tous leurs meubles. Le Lama portait sur sa tête une marmite, dont il était coiffé comme d'un énorme chapeau. Sa mère avait le dos chargé d'une grande hotte remplie d'argols. Les deux jeunes Mongols suivaient, avec un trépied, une cuillère en fer, et quelques autres petits instruments de cuisine. A ce spectacle, Samdadchiemba trépignait de joie, car il

voyait s'ouvrir devant lui toute une journée de poésie.

Aussitôt qu'on eut dressé en plein air toute la batterie de cuisine, le Lama nous invita, par politesse, à aller nous reposer tout doucement dans notre tente. Il jugeait, à notre air, que nous ne pourrions, sans déroger, assister de trop près à cette scène de charcuterie. Cette invitation ne faisait guère notre affaire. Nous demandâmes s'il n'y aurait pas d'inconvénient à nous asseoir sur le gazon, à une distance respectueuse, et avec promesse de ne toucher à rien. Après quelques difficultés, on s'aperçut que nous étions curieux de voir, et on nous fit grâce de l'étiquette.

Le Lama paraissait préoccupé. Ses regards se tournaient avec inquiétude vers le nord de la vallée, comme s'il eût examiné au loin quelque chose. — Ah! bon, dit-il d'un air satisfait, le voici enfin qui arrive. — Qui arrive? de qui parles-tu? — Holà! j'avais oublié de vous dire que j'avais été là-bas, tout à l'heure, inviter un homme noir très-habile à tuer les moutons; le voici qui arrive. — Nous nous levâmes aussitôt, et nous vîmes, en effet, quelque chose se mouvoir parmi les bruyères du vallon. Nous ne pûmes pas tout d'abord distinguer clairement ce que c'était; car, bien qu'il avançât avec assez de rapidité, l'objet ne paraissait guère grandir. Enfin, le personnage le plus singulier que nous ayons vu de notre vie se présenta à notre vue. Nous fûmes obligés de faire de grands efforts pour comprimer les mouvements d'hilarité qui commençaient à s'emparer de nous. Cet homme noir semblait être âgé d'une cinquantaine d'années, mais sa taille ne dépassait pas la hauteur de trois pieds. Sur le sommet de sa tête, ter mi-

née en pain de sucre, s'élevait une petite touffe de cheveux mal peignés. Une barbe grise clair-semée descendait en désordre le long de son menton. Enfin, deux proéminences placées, l'une sur le dos, et l'autre devant la poitrine, donnaient à ce petit boucher une ressemblance parfaite avec les portraits d'Esopé, qu'on rencontre quelquefois sur certaines éditions des *Fables de la Fontaine*.

La voix forte et sonore de l'homme noir contrastait singulièrement avec l'exigüité de son corps grêle et rabougri. Il ne perdit pas beaucoup de temps à faire des compliments à la compagnie. Après avoir dardé ses petits yeux noirs sur le mouton qui était attaché à un des clous de la tente : — C'est donc cet animal que vous voulez mettre en ordre ? dit-il... Et tout en lui palpant la queue, pour juger de son embonpoint, il lui donna un croc-en-jambe, et le renversa avec une remarquable dextérité. Aussitôt il lui lia les quatre pattes ensemble. Pendant qu'il mettait à nu son bras droit, en rejetant en arrière la manche de son habit de peau, il nous demanda s'il fallait faire l'opération dans la tente ou dehors. — Dehors, lui dîmes-nous. — Dehors, eh bien, dehors... En disant ces mots, il retira d'un étui de cuir suspendu à sa ceinture un couteau à large poignée, mais dont un long usage avait rendu la lame mince et étroite. Après en avoir tâté un instant la pointe avec son pouce, il l'enfonça tout entière dans les flancs du mouton ; il la retira toute rouge ; l'animal était mort, mort du coup, sans faire aucun mouvement ; pas une goutte de sang n'avait jailli de la blessure. Cela nous étonna beaucoup, et nous demandâmes au petit homme noir

comment il s'y était pris pour tuer ce mouton si lestement et si proprement. — Nous autres Tartares, dit-il, nous ne tuons pas de la même façon que les Kitat. Ceux-ci font une entaille au cou ; nous autres, nous allons droit au cœur. Selon notre méthode, l'animal souffre moins, et tout le sang se conserve proprement dans l'intérieur.

Dès que la transmigration eut été opérée, personne n'eut plus de scrupule. Notre Dechiahour et le Lama tartare retroussèrent aussitôt leurs manches, et vinrent en aide au petit boucher. L'animal fut écorché avec une admirable célérité. Pendant ce temps, la vieille Tartare avait fait chauffer de l'eau plein les deux marmites. Elle s'empara des entrailles, les lava à peu près, et puis, avec le sang qu'elle puisait dans l'intérieur du mouton au moyen d'une grande cuillère de bois, elle confectionna des boudins, dont la base était l'inévitable farine d'avoine. — Seigneurs Lamas, nous dit le petit homme noir, faut-il désosser le mouton ? — Sur notre réponse affirmative, il le fit accrocher à une des colonnes de la tente, car il n'était pas de taille à faire lui seul cette opération ; il se dressa ensuite sur une grosse pierre, et, promenant rapidement son couteau autour des ossements, il détacha, d'une seule pièce, toutes les chairs, de manière à ne laisser suspendu à la colonne qu'un squelette bien décharné et bien poli.

Pendant que le petit homme noir avait, suivant son expression, mis en ordre la viande de mouton, le reste de la troupe nous avait préparé un gala à la façon tartare. Le jeune Lama était l'ordonnateur de la fête. — Voyons, s'écria-t-il, que tout le monde se place en rond,

on va vider la grande marmite. — Aussitôt chacun s'assit sur le gazon. La vieille Mongole plonge ses deux mains dans la marmite, qui bouillait tout à côté, et en retira tous les intestins, le foie, le cœur, les poumons, la rate et les entrailles farcies de sang et de farine d'avoine. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans cet appareil gastronomique, c'est que tous les intestins avaient été conservés dans toute leur intégrité, et disposés comme on les voit dans le ventre de l'animal. La vieille servit, ou plutôt jeta ce mets grandiose au milieu de nous, sur la pelouse, qui nous servait tout à la fois de siège, de table, de plat, et au besoin même de serviette. Il est inutile d'ajouter que nos doigts seuls nous servaient de fourchette. Chacun saisissait de sa main un lambeau d'entrailles, les arrachait de la masse en les tordant, et les dévorait ainsi sans assaisonnement et sans sel.

Les deux Missionnaires français ne purent, selon leur bonne volonté, faire honneur à ce ragoût tartare. D'abord nous nous brûlâmes les doigts, en voulant toucher à ces entrailles toutes chaudes et toutes fumantes. Les convives eurent beau nous dire qu'il ne fallait pas les laisser refroidir, nous attendîmes un instant, de peur de brûler aussi nos lèvres. Enfin nous goûtâmes ces boudins fabriqués avec du sang de mouton et de la farine d'avoine; mais après quelques bouchées, nous eûmes le malheur de nous trouver rassasiés. Jamais, peut-être, nous n'avions rien mangé d'aussi fade et d'aussi insipide. Samdadchiemba, ayant prévu le coup, avait soustrait du plat commun le foie et les poumons. Il nous les servit avec quelques grains de sel qu'il avait eu soin d'é-

craser entre deux pierres. De cette manière, nous pûmes tenir tête à la compagnie, qui engloutissait avec un appétit dévorant tout ce vaste système d'entrailles.

Quand on eut fait table rase, la vieille apporta le second service; elle plaça au milieu de nous la grande marmite où on avait fait cuire les boudins. Aussitôt tous les membres du banquet s'invitèrent mutuellement, et chacun tirant de son sein son écuelle de bois, on se mit à puiser à la ronde des rasades d'un liquide fumant et sale, auquel on donnait le nom pompeux de sauce. Pour ne pas paraître excentriques, et avoir l'air de mépriser la cuisine tartare, nous fîmes comme tout le monde. Nous plongeâmes notre écuelle dans le récipient; mais ce ne fut que par de généreux efforts que nous pûmes avaler cette sauce verdâtre, et qui sentait l'herbe à moitié ruminée. Les Tartares, au contraire, trouvaient tout cela délicieux, et vinrent facilement à bout de cet épouvantable gala; ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'il ne resta plus rien, pas une goutte de sauce, pas un pouce de boudin.

La fête étant terminée, le petit homme noir nous salua et prit pour son salaire les quatre pieds du mouton. A cet honoraire, fixé par les usages antiques des Mongols, nous joignîmes, en supplément, une poignée de feuilles de thé; car nous voulions qu'il pût se souvenir longtemps et parler à ses compatriotes de la générosité des Lamas du ciel d'occident.

Tout le monde étant bien régalé, nos voisins prirent leur batterie de cuisine, et s'en retournèrent chez eux; mais le jeune Lama ne voulut pas nous laisser seuls. Après avoir beaucoup parlé et de l'occident et de l'o-

rient, il décrocha le squelette qui était encore suspendu à l'entrée de la tente, et s'amusa à nous réciter, en chantant, la nomenclature de tous les ossements, grands et petits, qui composent la charpente du mouton. Il s'aperçut que notre science sur ce point était très-bornée, et il en parut extrêmement surpris. Nous eûmes toutes les peines du monde à lui faire comprendre que dans notre pays, les études ecclésiastiques avaient pour objet des choses plus sérieuses et plus importantes, que les noms et le nombre des ossements d'un mouton.

Tous les Mongols connaissent le nombre, le nom et la place des os qui entrent dans la charpente des animaux ; aussi, quand ils ont à dépecer un bœuf ou un mouton, ils ne fracturent jamais les ossements. Avec la pointe de leur grand couteau, ils vont droit et du premier coup à leur jointure et les séparent avec une adresse et une célérité vraiment étonnantes. Ces fréquentes dissections, et surtout l'habitude de vivre journellement au milieu des troupeaux, ont rendu les Tartares très-habiles dans la connaissance des maladies des animaux et dans l'art de les guérir. Les remèdes qu'ils emploient à l'intérieur, sont toujours des simples qu'ils recueillent dans les prairies, et dont ils font boire la décoction aux animaux malades. Pour cela, ils se servent d'une grande corne de bœuf ; quand ils sont parvenus à insérer le petit bout dans la bouche de l'animal, ils versent la médecine par l'autre extrémité qui s'évase en forme d'entonnoir. Si la bête s'obstine à ne pas ouvrir la bouche, on lui fait avaler le liquide par les naseaux. Quelquefois les Tartares emploient aussi le lavement pour le traitement des maladies des bestiaux, mais leurs instruments

sont encore dans toute leur simplicité primitive. Une corne de bœuf tient lieu de canule, et le corps de pompe est une grande vessie qu'on fait fonctionner en la pressant.

Les remèdes pris à l'intérieur sont très-peu en usage ; les Tartares emploient plus fréquemment la ponction et les incisions sur diverses parties du corps. Quelquefois ils font ces opérations d'une manière vraiment risible. Un jour que nous avions dressé notre tente à côté d'une habitation mongole, un Tartare conduisit au chef de cette famille une vache, qui ne mangeait plus, disait-il, et qui allait tous les jours dépérissant. Le chef de famille examina l'animal ; il lui entr'ouvrit la bouche, et puis lui gratta les dents de devant avec son ongle. — Ignorant, dit-il à celui qui était venu le consulter, pourquoi as-tu attendu si longtemps à venir ? ta vache est sur le point de mourir ; elle a, tout au plus, une journée à vivre. Pourtant il reste encore un moyen, je vais l'essayer. Si ta vache meurt, tu diras que c'est ta faute ; si elle guérit, tu diras que c'est un grand bienfait d'Hormousdha et de mon savoir-faire..... Il appela ensuite quelques-uns de ses esclaves, et leur commanda de tenir fortement la bête, pendant qu'il lui ferait l'opération. Pour lui, il rentra dans sa tente, et revint bientôt après, armé d'un clou en fer et d'un gros marteau. Nous attendions avec impatience cette singulière opération chirurgicale, qui allait se faire avec un clou et un marteau. Pendant que plusieurs Mongols tenaient fortement la vache pour l'empêcher de s'échapper, l'opérateur lui plaça le clou sous le ventre, puis, d'un rude coup de marteau, il l'enfonça jusqu'à la tête. Après cela, il saisit de ses

deux mains la queue de la vache et ordonna à ceux qui la tenaient de lâcher prise. Aussitôt la bête qui venait d'être si bizarrement opérée, se mit à courir, traînant après elle le vétérinaire tartare toujours cramponné à sa queue. Ils parcoururent de la sorte à peu près un li de chemin. Le Tartare abandonna enfin sa victime, et revint tranquillement vers nous, qui étions tout ébahis de cette nouvelle méthode de procéder à la guérison des vaches. Il nous annonça qu'il n'y avait plus aucun danger pour la bête : il avait connu, disait-il, à la raideur de la queue, le bon effet de la médecine ferrugineuse qu'il venait de lui administrer.

Les vétérinaires tartares font quelquefois leurs opérations au ventre, comme on vient de le voir ; mais le plus souvent, c'est à la tête, aux oreilles, aux tempes, à la lèvre supérieure et autour des yeux. Cette dernière opération a lieu principalement dans la maladie que les Tartares nomment *fiente de poule*, et à laquelle les mulets sont très-sujets. Quand le mal se déclare, ces animaux cessent de manger, deviennent d'une faiblesse extrême, et peuvent à peine se soutenir ; il leur vient aux coins des yeux des excroissances charnues, assez semblables à de la fiente de poule, et cachées par les paupières. Si l'on a soin d'arracher à temps ces excroissances, les mulets sont sauvés, et reprennent peu à peu leur première vigueur ; sinon, ils languissent encore quelques jours et périssent infailliblement.

Quoique la ponction et la saignée soient pour beaucoup dans l'art vétérinaire des Tartares, il ne faudrait pas croire qu'ils ont entre leurs mains de belles et riches collections d'instruments, comme celles qui sont

à la disposition des opérateurs européens : le plus souvent, ils n'ont que leur couteau ordinaire, ou une petite alène en fer, toujours suspendue à leur ceinture, et dont ils se servent journellement pour désobstruer leurs pipes, raccommoder leurs selles et leurs bottes de cuir.

Le jeune Lama qui nous avait vendu le mouton passa une grande partie de la journée à nous raconter des anecdotes, plus ou moins piquantes et curieuses, au sujet de la science vétérinaire dans laquelle il paraissait assez habile. Il nous donna aussi, sur le chemin que nous avions à suivre, les renseignements les plus importants ; il nous fixa les étapes que nous devions faire, les lieux où nous devions nous arrêter pour ne pas mourir de soif. Nous avions encore à faire dans le pays des Ortous une quinzaine de jours de marche ; pendant ce temps nous ne devions plus rencontrer ni ruisseau, ni fontaine, ni citerne ; mais seulement de loin en loin des puits d'une profondeur extraordinaire, quelquefois distants les uns des autres de deux journées de chemin ; nous devions donc être dans la nécessité de transporter en route notre provision d'eau.

Le lendemain, après avoir fait nos adieux à cette famille tartare qui nous avait témoigné tant d'empressement, nous nous mîmes en route. Sur le soir, vers l'heure de dresser la tente, nous aperçûmes dans le lointain un grand rassemblement de troupeaux de toute espèce. Pensant que le puits qu'on nous avait annoncé se trouvait de ce côté-là, nous y dirigeâmes notre marche. Bientôt nous reconnûmes en effet que nous étions arrivés à l'eau ; déjà les bestiaux s'étaient rendus de toute

part, et attendaient qu'on vînt les abreuver. Nous nous arrêtàmes donc, et nous organisâmes notre campement. En voyant ces troupeaux réunis, et ce puits dont l'ouverture était recouverte par une large pierre, nous nous rappelâmes avec plaisir le passage de la Genèse qui raconte le voyage de Jacob en Mésopotamie vers Laban, fils de Bathuel le Syrien :

« Jacob, étant parti, vint à la terre d'orient.

« Et il vit un puits dans un champ, et auprès trois  
« troupeaux de brebis couchées ; car c'est à ce puits  
« que les troupeaux s'abreuvaient, et le puits était  
« fermé avec une grosse pierre.

« Or c'était la coutume, lorsque tous les troupeaux  
« étaient assemblés, de rouler la pierre, et les trou-  
« peaux s'abreuvaient, et on la remettait sur le  
« puits (1). »

Les auges en bois qui entouraient le puits nous rap-  
pelaient aussi cet autre passage où il est parlé de la  
rencontre de Rebecca et du serviteur d'Abraham.

« Lorsque le serviteur eut bu, elle ajouta : Je puis-  
« rai encore de l'eau pour vos chameaux, jusqu'à ce que  
« tous aient bu.

« Et, répandant son vase dans les canaux, elle courut  
« au puits pour puiser de l'eau, et la présenta à tous les  
« chameaux (2). »

On ne peut voyager en Mongolie, au milieu d'un  
peuple pasteur et nomade, sans que l'esprit se reporte  
involontairement au temps des premiers patriarches,  
dont la vie pastorale avait tant de rapports avec les

(1) Genèse, xxix, 1, 2, 3. — (2) Ibid., xxiv, 19, 20.

mœurs et les habitudes qu'on remarque encore au-  
jourd'hui parmi les tribus mongoles. Mais combien ces  
rapprochements deviennent tristes et pénibles, quand  
on songe que ces peuples infortunés ne connaissent pas  
encore le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob !

A peine eûmes-nous dressé la tente et disposé notre  
modeste cuisine, que nous aperçûmes des cavaliers tar-  
tars s'avancer vers nous au grand galop ; ils venaient  
puiser de l'eau et abreuver les nombreux troupeaux qui  
attendaient depuis longtemps. Les bestiaux qui se te-  
naient à l'écart, voyant venir leurs pasteurs, accou-  
rurent à la hâte, et bientôt tous se groupèrent à l'entour  
du puits, dans l'attente de se désaltérer. Cette grande  
réunion d'animaux si nombreux, et de caractères si  
différents, produisait une agitation, un tumulte auxquels  
nous étions peu accoutumés au milieu des solitudes si-  
lencieuses du désert, et c'est peut-être à cause de son  
étrangeté, que cette activité désordonnée était pour nous  
pleine de charmes. Nous aimions à voir ces chevaux  
indomptés se pousser, se ruer, pour arriver les premiers  
à l'abreuvoir ; puis, au lieu de boire en paix, se mordre,  
se quereller, abandonner enfin l'eau pour aller se pour-  
suivre dans la plaine. La scène était surtout amusante  
et pittoresque, lorsqu'un énorme chameau venait jeter  
l'épouvante autour du puits, et éloigner le vulgaire par  
sa présence despotique.

Les pasteurs mongols étaient au nombre de quatre :  
pendant que deux d'entre eux, armés d'une longue  
perche, couraient çà et là pour essayer de mettre un  
peu d'ordre parmi les troupeaux, les deux autres puis-  
aient l'eau d'une manière qui excita grandement notre